



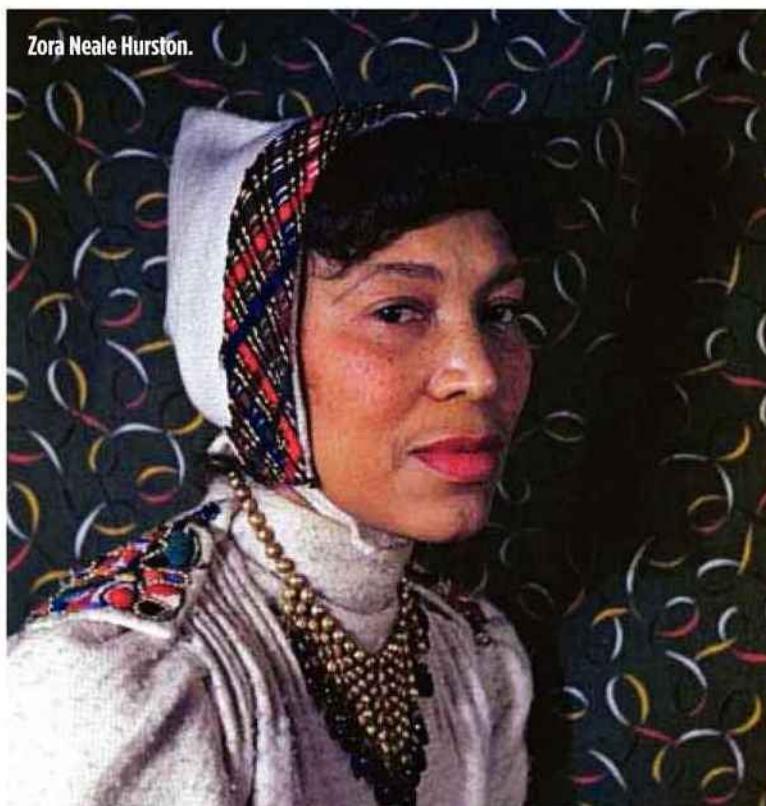
CULTURE LIVRES

« Mais leurs yeux dardaient sur Dieu », de Zora Neale Hurston

(traduit de l'américain par Sika Fakambi, *Zulma*, 320 p., 22,50 €).

L'histoire de cette Bovary libérée appartient à la bibliothèque universelle. Elle est signée de la première anthropologue afro-américaine, Zora Neale Hurston (1891-1960), membre du mouvement Harlem Renaissance, une légende outre-Atlantique. Son héroïne s'oppose à sa condition de femme noire aux Etats-Unis : « *La femme nègue, c'est elle la mule du monde, pour tout ce que j'en ai vu* », disait sa grand-mère. Janie, elle, a d'autres vues : « *J'ai idée de vivre dans ma manière à moi.* » Ce roman (paru en 1937) revient en librairie dans la nouvelle et somptueuse traduction de Sika Fakambi, déjà primée pour sa traduction de « Notre quelque part », de Nii Ayikwei Parkes, chez le même éditeur. Celui-là aussi, il faudra le lire !

V. M. L. M.





CULTURE

Janie, l'anti-Bovary noire

Roman. Toni Morrison, Oprah Winfrey, Zadie Smith ont déclaré leur amour absolu pour « Mais leurs yeux dardaient sur Dieu », le roman culte de Zora Neale Hurston (1891-1960) paru en 1937 et qui vient d'être somptueusement retraduit par Sika Fakambi (1). Sa langue vous rive au destin de Janie Mae Crawford, petite-fille d'esclaves mariée à un vieil homme pour rassurer sa grand-mère malade. Elle le quittera pour un bel ambitieux, avant de connaître l'amour dans les bras d'un plus jeune, inoubliable Tea Cake. L'histoire de cette anti-Bovary appartient à la bibliothèque universelle. Battante, elle s'oppose à sa condition de femme noire aux États-Unis : « *La femme nègre, c'est elle la mule du monde, pour tout ce que j'en ai vu* », disait sa grand-mère. Et Janie : « *Moi, j'ai eu fini de vivre dans la manière de grandmaa, et maintenant j'ai idée de vivre dans ma manière à moi.* » L'écriture de la première anthropologue



L'écrivaine Zora Neale Hurston.

africaine-américaine, membre du mouvement Harlem Renaissance, mêle le style indirect et les dialogues où le « *black english* » ainsi que les expressions vernaculaires des Noirs font résonner le blues, l'inventivité orale d'une sorte de créole, la féerie des contes, amenant, plus encore qu'à entendre, à voir. La mélodie noire abreuve la poétique de ce roman d'amour d'une tendresse folle, dont la puissance littéraire le rapproche des plus grands – Faulkner, Steinbeck... Éblouissant ■ VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

1. Editions Zulma, 320 p., 22,50 €.

Ananda Devi : dans le corps de l'autre

Causerie bamakoïse avec la romancière mauricienne qu'on retrouve à Genève pour la sortie de « Manger l'autre » : ou l'obésité comme métaphore d'un monde vorace de superflu.

Par Valérie Marin La Meslée

Publié le 30/04/2018 à 17:16 | Le Point.fr

Hôtel de l'Amitié, 14e étage, la vue est exceptionnelle sur Bamako où Ananda Devi se trouve invitée à la Rentrée littéraire du Mali en ce mois de février 2018. Flash-back au bord du fleuve Niger pour l'écrivaine mauricienne qui découvrait la capitale du Mali au tout début de l'aventure malienne du festival Étonnants voyageurs, achevée depuis. D'origine indienne, anthropologue de formation, traductrice de métier, Ananda Devi nous a consacré le temps d'une causerie, dédiée en partie à son nouveau roman, qui met en scène une adolescente obèse, élevée par son père. Sa mère les a abandonnés, incapable de prendre dans ses bras le corps démesuré de son enfant né à 10 kilos. Dans cette image, Ananda Devi offre une métaphore de sociétés gavées de superflu, voraces d'inutiles accumulations, où personne n'est à l'abri du regard de l'autre. Échos noirs sur blanc de cette rencontre bamakoïse, renouvelée au Salon africain de Genève où elle était présente fin avril.

Le corps, lieu du roman

Manger l'autre est le premier roman qu'elle publie en dehors d'une géographie précise, que ce soit Maurice, son île natale, Londres, où elle a étudié, ou encore le New Delhi d'*Indian Tango*. « Là, confie Ananda Devi, le lieu du roman est le corps de mon personnage, comme si j'étais en autarcie avec elle. »

Le corps est omniprésent dans l'imposante bibliographie d'Ananda Devi, qui le parcourt avec une sensualité à fleur de phrases, on se souvient de *Soupir* notamment, mais elle se situe dans ce dernier ouvrage comme à l'intérieur même de son personnage et le décor n'en est pas toujours ragoûtant. On se demande et on lui demande d'où l'idée lui en est venue ? En deux temps,

raconte-t-elle, et dans le décor des États-Unis où elle l'entraîne une tournée littéraire. « Je me trouvais dans un aéroport et en regardant autour de moi, j'ai vu que tout le monde était en train de manger et avec un téléphone à la main. Moi, j'étais assise à les observer, ce qui est le métier de l'écrivain, en me disant, c'est incroyable, même un temps d'attente pas très long, doit être meublé soit par la nourriture soit par le téléphone et même les deux. Il y a beaucoup de corps en surpoids aux États-Unis, et je les observais, je l'avoue, avec un certain jugement : mais pourquoi *bouffent-ils* comme ça, une nourriture qui en plus n'est pas de qualité ? Or, quelques jours plus tard, je passe devant une galerie d'art. Un grand tableau dans la vitrine représentait une femme obèse, nue, allongée, mais son regard semblait dire à la personne qui la regardait *Je suis belle telle que je suis...* »

Il n'en a pas fallu davantage pour que l'imagination se mette en route pour nourrir tout un questionnement permettant à l'auteure d'abord, et ses lecteurs par la suite, de dépasser le jugement immédiat : « C'est une souffrance à la fois physique et psychologique que j'ai voulu explorer. »

Melting-pot mauricien

En contradiction assez spectaculaire avec la douceur de son sourire, le raffinement des saris qu'elle porte, et le timbre de sa voix, les livres d'Ananda Devi et celui-ci peut-être plus encore vont du côté du monstrueux. C'est sa façon d'aller loin sur le thème de la différence, de l'autre et du regard qu'on lui porte. Le melting-pot de son île natale et de ses propres origines, son aisance dans les langues créole, française, et anglaise lui servent de vade-mecum, et en chaque endroit du monde l'écrivaine se sent chez elle en tant qu'être humain. Mais le regard de l'autre, dont elle redoute de plus en plus la crispation sur l'identitaire, n'a pas toujours été porté ainsi sur elle : écrivaine mauricienne, d'origine indienne, venue donc de l'océan Indien, mais aussi africaine, et pour finir francophone, elle cumulait des étiquettes qui, longtemps, ont été à l'origine d'une régionalisation dans son parcours, comme c'est le cas de nombreux écrivains extra-hexagonaux.

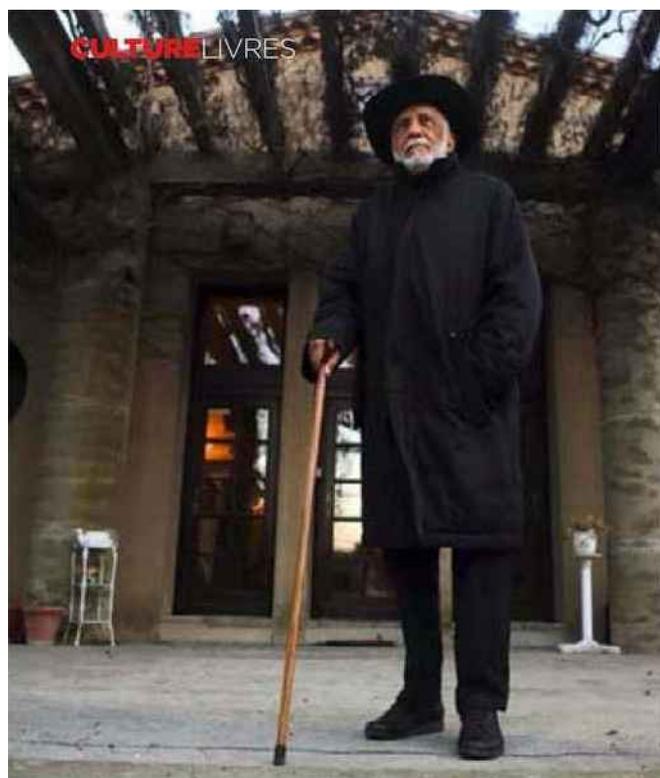
Depuis les livres édités à « compte de père », dit-elle joliment de son premier recueil de nouvelles, *Solstice*, puisque c'est en effet le cadeau de son père à sa fille de 19 ans que d'avoir permis à ce premier manuscrit de devenir livre, même à compte d'auteur, jusqu'à l'édition parisienne, les obstacles ont été

très nombreux et elle a franchi le seuil de la maison Gallimard, par sa porte de « Continents noirs » avant d'entrer dans « la Blanche » ironie du nom de la collection prestigieuse. Et aujourd'hui de publier un livre assez différent des autres aux éditions Grasset. « À la fin des années 1990 les maisons d'édition étaient généralement fermées aux auteurs africains, sauf un ou deux, Ahmadou Kourouma, Calixte Beyala... Tous les autres envoyaient les manuscrits, mais trouvaient portes verrouillées, sauf celles de rares maisons d'édition comme Le Serpent à plumes de Pierre Aster, fenêtre ouverte sur le monde, ou encore Hatier dans la collection dirigée par Jacques Chevrier. »

L'assurance des jeunes écrivains africains

À notre micro, Ananda Devi dit bien l'ambiguïté qui accompagnait la collection « Continents noirs », mais garde toute sa gratitude à son directeur Jean-Noël Schifano. Aujourd'hui, comment voit-elle les jeunes écrivains originaires du continent au regard de ce que sa génération a vécu ? « Les jeunes ne semblent pas concernés par cette problématique. Ils se disent si j'écris quelque chose qui vaut la peine, je vais trouver un éditeur, il n'y a plus cette peur que nous avions, ils ont une assurance que j'étais loin d'avoir ! Et cela me fait énormément plaisir, vraiment, car la littérature s'enrichit de ce qui vient du monde. Mais on le sait davantage aujourd'hui qu'autrefois. Le manifeste de la *littérature monde*, lancé par Michel Le Bris en 2007, a beaucoup fait parler de lui, mais je pense que c'est cela qu'il montrait. D'ailleurs, avec les écrivains de partout que j'ai rencontrés à Bamako, conclut-elle en regardant le fleuve, des liens profonds se sont créés qui ne se sont pas perdus. Il faut dire que les alentours du fleuve Niger sont un lieu magique ; je le ressens de nouveau. »

Celle qui une fois encore, et peut-être jusqu'à une expérience limite, parcourt dans *Manger l'autre* le corps humain de sa plume s'est définie comme un écrivain « sensoriel » dans son récit autobiographique *Les hommes qui me parlent* (Gallimard) où l'on peut lire ceci : « L'écrit est cette terre fraîche vers laquelle on retourne, que l'on peut labourer autant de fois que l'on veut, quitte à arracher de vertes feuilles à peine formées, à plonger ses ongles dans le sol pour en extraire des racines vénéneuses à la teinte de jujube pourpre. On porte alors cette récolte fabuleuse, nauséabonde, à sa bouche et on rit, les dents et les lèvres colorées d'une tourbe noire. »



Cuba, vaudou et machine à coudre

Né en Haïti en 1926, il a vécu entre érotisme et révolution. René Depestre revient avec un nouveau roman. Rencontre.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

A Lézignan-Corbières, où il a posé ses valises voilà trente ans, on ne parle que de son nouveau livre ! Les médias se succèdent dans cette petite ville de l'Aude auprès du grand écrivain d'origine haïtienne. Quand au soir tombant nous débarquons à la Villa Hadriana, vaste maison qui porte le nom de son prix Renaudot (1988), l'onirique et sensuel « Hadriana dans tous mes rêves », le beau vieil homme, qui fêtera ses 90 ans cette année, nous accueille sur le seuil avec canne et chapeau noir. Nous passerons trois heures ensemble, mais il en faudrait mille pour refaire le parcours d'une vie d'écriture et de combats, tous les

Villa Hadriana.
René Depestre chez lui,
à Lézignan-Corbières
(Aude), le 3 février.

combats révolutionnaires du XX^e siècle. Malgré le vent froid de février, il nous fait faire le tour du jardin en racontant son rituel quotidien : un « bain cosmique ». « Chaque soir, je sors de chez moi pour contempler le ciel, me raccorder aux étoiles, aux arbres, et je me vide mentalement avant de me coucher, prêt à accueillir le sommeil. C'est gratuit et je le conseille à tout le monde », dit-il dans son rire de gamin. Son secret réside-t-il dans cette relation charnelle avec la nature, venue de son enfance à Jacmel, dans le sud d'Haïti, où il est né, et où son père l'emmenait voir se lever le soleil sur la mer ? « C'était le cinéma du matin, et le soir, nous avions Charlot. »

Son nouveau roman, « Popa Singer », marque le retour en librairie de cette plume née en terre haïtienne, qu'il quitta en 1946. Alors jeune poète, déjà repéré par Aimé Césaire, il y avait soulevé avec trois autres camarades, dont Jacques-Stephen Alexis, un « Mai 68 tropical ». Leur mouvement intellectuel avait déclenché des manifestations d'étudiants puis une grève générale qui feront tomber le despote Elie Lescot. André Breton, de passage à Port-au-Prince, n'en revenait pas ! Par l'Institut français d'Haïti, Depestre obtient une bourse qui le mène à la Sorbonne. Là, il milite pour la décolonisation, est expulsé, s'exile à Prague, au Chili, puis au Brésil, étapes où il se liera avec Nicolas Guillen, Jorge Amado, Pablo Neruda, Diego Rivera... Mais en 1957, après dix ans d'une vie de poète révolutionnaire et de journaliste, il revient en Haïti, chez sa mère. « *Popa Singer* », raconte-t-il en nous guidant jusqu'au bureau où il continue de travailler chaque jour, *comble une dette à l'égard du personnage romanesque qu'était ma mère. Elle éleva ses cinq enfants, après la mort de notre père, grâce à sa machine à coudre Singer, nous racontait sans arrêt des histoires et nous initia secrètement au vaudou, elle qui, réellement, entraînait en transe, comme je l'écris ! Quand je suis rentré chez moi, elle m'a prévenu que François Duvalier, ce voisin médecin avec lequel je jouais autrefois aux cartes, était devenu un dictateur sanguinaire. Papa Doc me fit appeler pour m'exposer son programme et m'offrir un poste à la culture. D'avoir refusé me valut la résidence surveillée.* »

Fidèle au Che. Cette année charnière, il la romance dans sa langue débridée de merveilleux poète. Et arrête son livre à la veille de son départ d'Haïti, pour rejoindre la révolution cubaine, en mars 1959. « *Le Che avait lu l'un de mes articles, "Le sang d'une révolution". Il m'invita à Cuba. "Qu'est-ce que tu vas faire ?" me demande-t-il. Je devais rejoindre Césaire, Senghor et Fanon au Congrès des écrivains noirs à Rome. "Aujourd'hui, ce n'est pas à Rome que les choses vont se décider dans le tiers-monde. C'est à Cuba. Est-ce que tu restes ?"* » Depestre y passe près de vingt ans. Avant la rupture avec ce qu'il appelle la « dictature castrofidéliste ». La photo du Che trône toujours au-dessus de lui. Sur sa table, son autobiographie en cours retracera, parmi tant d'autres aventures, son « service après naufrage » : « *J'ai considéré l'échec de Cuba comme un naufrage personnel. J'avais rompu avec la Tchécoslovaquie, l'Union soviétique, la Chine, Cuba était ma dernière carte.* »

JÉRÔME WYSSOCCI



D'un tiroir du bureau il sort le carton d'invitation de l'Elysée au récent dîner que François Hollande donnait pour Raul Castro. « *Je suis trop fatigué pour me déplacer, maintenant. Mais j'ai bien connu Raul et j'ai profité de cette reprise de contact pour me réconcilier avec les Cubains* », déclare-t-il. S'il en a fini avec le Grand Soir, l'ex-communiste fervent, dont l'épouse, Nelly, est cubaine, a les yeux qui brillent et la voix haletante quand il évoque le roman cubain qu'il souhaiterait écrire...

« *Le titre que vous voyez là*, dit-il en montrant la liste dactylographiée de son programme littéraire, « *Les aveugles font l'amour à midi* », est celui d'un manuscrit que je porte en moi. C'est une histoire d'amour sur fond de révolution où j'imagine la sexualité des aveugles. » Et le voilà racontant les prostituées cubaines mises au volant des taxis par Castro, la verve est à son comble, tout devient rocambolesque avec Depestre, si ce n'est surnaturel. Au mur, encore, Aimé Césaire et Toussaint Louverture, héros de l'indépendance d'Haïti. Le carnaval de Jacmel, où commence son « Hadriana », vient de s'achever. Et « carnavalisation » est justement le mot qui, pour lui, désigne la vie politique haïtienne, particulièrement avec le président sortant, Michel Martelly... « *Si Haïti tient le coup, c'est en tant que nation culturelle. Mais ses nombreux intellectuels et écrivains n'ont pas pu reconstruire la société civile.* » Quels sont aujourd'hui les rêves de celui qui en a tant vu et continue de se tenir au courant de tout ? Il en prête à sa nièce,

Une rage de vivre

29 août 1926 Naissance à Jacmel, Haïti.

1945 « Etincelles », son premier recueil de poèmes.

1946 Le mouvement du journal *La Ruche* fait tomber le président Lescot. Départ d'Haïti pour Paris.

1946-1957 Paris, Sciences po, Prague, Cuba, Chili, Argentine, Brésil.

1957 Retour en Haïti.

1959 Rejoint la révolution cubaine.

1978 Paris, secrétariat de l'Unesco.

1979 « Le mât de cocagne », premier roman,

paraît chez Gallimard.

1986 Retraite dans l'Aude.

1988 « Hadriana dans tous mes rêves », prix Renaudot.

1998 « Le métier à métisser », essai.

2007 « Rage de vivre » (Seghers), œuvre poétique complète.

Michaëlle Jean (tendre sourire dès que l'on prononce son nom), élue à la tête de l'Organisation internationale de la francophonie : « *Ce qui manque à la mondialisation actuelle à côté des processus financier, technologique, marchand, c'est un mouvement culturel, un garde-fou intellectuel, poétique à la révolution numérique. La francophonie pourrait jouer ce rôle.* »

Bientôt 90 ans. Et la mort ? Elle n'effraie pas celui qui n'a pas de temps à perdre à redouter l'inévitable. Et se déclare areligieux. « *Les religions compliquent tout, sans donner aucune réponse. J'ai failli me faire prêtre, mais j'ai renoncé au catholicisme le long d'une rivière dont le cours a emporté ma foi tandis que je faisais l'amour avec une fille de mon âge.* » Il avait 18 ans, et c'est toujours hier. Pour l'auteur d'« *Evangile selon saint Eros* », peut-être même aujourd'hui ■

« *Popa Singer* », de René Depestre (Zulma, 154 p., 16,50 €).

Sur LePoint.fr, la vidéo de la rencontre et notre dossier Haïti littéraire avec Laferrière, Orcel, Trouillot, Wêche, etc.

À bientôt 90 ans, René Depestre fait figure « d'ancien » en littérature haïtienne et, [à Lézignan-Corbières \(Aude\), où nous l'avons rencontré](#), se sont dernièrement succédé chez lui des visiteurs et compatriotes nommés [Dany Laferrière](#) ou Makenzy Orcel. L'événement de « son vieil âge d'homme » est en effet son retour en librairie après quasi 30 ans d'absence romanesque (depuis son prix Renaudot 1988, *Hadriana dans tous mes rêves*, Folio Gallimard) [avec Popa Singer \(Zulma\) le roman de sa mère](#). Toutes générations et styles confondus, les écrivains d'[Haïti](#) témoignent une fois encore en cette rentrée hivernale de la puissance littéraire de leur île.

La relève : Makenzy Orcel, L'Ombre animale

Ses *Immortelles*, tombeau littéraire des prostituées de Port-au-Prince, marqua le paysage littéraire d'après le séisme du 12 janvier 2010. Après un second roman *Les Latrines* brouillonnant et bouillonnant sur les bas-fonds de sa ville natale, le jeune écrivain (né en 1983) passe un cap considérable dans cette troisième fiction où la femme haïtienne, de nouveau, a la parole. La narratrice de *L'Ombre animale* est morte. Elle s'adresse d'outre-tombe à celle qu'elle ne nomme pas autrement que « Toi ». Sa mère. Tout peut être dit à sa génitrice depuis l'autre monde, et tout défile, en effet, dans ce monologue-prosopopée parfaitement scandé. La disparue se souvient de son enfance au village, dans la case partagée avec cette mère soumise, un père colérique, buveur, violent comme sa misère, nommé Makenzy, et qui la tripote. Et puis son rêveur de frère, Orcel, magnifique taiseux amoureux de la mer. Makenzy Orcel ? Scindé en deux de ses personnages, voici le nom de l'auteur de ce livre puissant, vénéneux, charnel. Le début enchaîne un peu trop de mots orduriers, puis ça passe, le style s'impose, nous voici piégés par ce cortège d'humanité, ou ce qu'il en reste.

Chaque chapitre ouvre sur le portrait d'un personnage, le maître d'école, dont le départ forcé du village arrache des larmes, l'Autre, l'étrangère au pays, le curé vicieux dit « Envoyé spécial », mais encore ce mystérieux Inconnu, qui aimait les garçons. En chacun se tapit, ou surgit, l'animal. Parfois un bon chien passe, qui vous sauve. De la campagne à la ville, où émigrera la famille, la réalité redondante de malheurs et l'imaginaire fécond de tout un peuple passent par la peau des phrases enchaînées sans virgules dans un grand souffle, qui balaie les questions de vraisemblance. Ce livre est une incarnation souvent stupéfiante du pays. Son chant fondamental est porté calmement, mélange de rage et de tendresse, par cet écrivain né poète, qui avance, qui avance...

(Zulma, 336 p., 20 €).

Le classique : Dany Laferrière, Mythologies américaines

Haïtien, canadien, qu'importe, il a assez lutté contre « l'outrage géographique » pour n'y point revenir, mais, sur la planète des livres, Dany Laferrière reste l'auteur d'un livre au titre légendaire : *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Tous ceux qui ont toujours rêvé de savoir ce qu'il cachait le trouveront en bonne place dans ce volume « américain ». Il est ouvert par un jeune Haïtien, double de l'auteur, épris de littérature, qui rêve de devenir un écrivain américain, fasciné notamment par [Truman Capote](#), que l'on croise dans ces pages, au bar d'un hôtel de Port-au-Prince. En 1985 paraît le premier roman de celui que l'on ne prévoit pas alors tout à fait en costume d'académicien français. Laferrière triomphe à Montréal où il s'est exilé, avant de s'en aller parcourir l'Amérique dans un *road book* en hommage à Kerouac, d'une fulgurante modernité : *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* Mais le monde est vaste, la littérature et l'érotisme aussi, et l'écrivain n'a pas attendu d'en faire un roman pour devenir japonais. Le croqueur de vie et de vies, au style unique, loin des costumes de toutes sortes et des idées toutes faites, est à la tête d'une œuvre qu'il est temps d'explorer à sa mesure, dans ce pavé de subtile légèreté.

(Grasset, 560 p., 21,50 €).



Dany Laferrière est reçu le 28 mai au fauteuil d'Hector Bianciotti. Une « grosse affaire », lui a dit sa maman...

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Il vous accueille dans la résidence du 10^e arrondissement de Paris où il demeure depuis l'hiver dernier, lui, citoyen canadien né en Haïti en 1953, qui n'a jamais vécu plus d'un mois dans la capitale de cette France qui le reçoit le 28 mai sous la Coupole, au fauteuil d'Hector Bianciotti. Mais Dany Laferrière a davantage l'impression d'« habiter l'Académie française » que de vivre à Paris, tellement tout son temps passe aux préparatifs de cette aventure extraordinairement codifiée ! Le discours, qu'il conçoit déjà comme un livre, est fin prêt. Il lui reste à peaufiner celui qu'il

Passerelle. Dany Laferrière le 6 mai sur le pont des Arts, devant l'Institut de France, qui abrite l'Académie française.

prononcera à la remise de l'épée signée du sculpteur haïtien Patrick Vilaire (*voir encadré*), le 26 mai à l'hôtel de ville. Le jour J, Dany Laferrière, reçu par l'auteur des « Identités meurtrières », Amin Maalouf, portera un costume confectionné au Québec par Jean-Claude Poitras, avec un col semblable à celui du libérateur d'Haïti, Toussaint Louverture. La brodeuse québécoise qui a œuvré des centaines d'heures lui a demandé au passage de réintroduire le mot « Luneviller » dans le dictionnaire, qui désigne le point de broderie de la bonne ville de Lunéville. « Depuis l'élection, chaque personne que je croise me donne un mot ! Mais un mot doit aussi avoir son public... » Et d'éclater de rire. Le rire Laferrière.

« C'est une grosse affaire », lui a dit sa mère, à Port-au-Prince, quand elle a appris l'élection de son Dany, en décembre. Lui, en écrivain, en observe chaque étape et la vit déjà comme un roman. Quel en serait le titre ? A coup sûr, « Comment conquérir l'Académie française en une nuit », en référence au film qu'il

SEBASTIEN LEGRAND POUR « LE POINT »



a réalisé sur le destin d'immigrés haïtiens à Montréal. « Comment conquérir l'Amérique en une nuit ». « Et puis, parce qu'il correspond bien à mon œuvre, érotique et géographique », ajoute-t-il. Second Noir à prendre l'habit vert, filera-t-il le motif de la négritude après le Sénégalais Léopold Sedar Senghor ? « Trop ancien. La négritude, c'est fini. On a pu entendre autrefois que, si l'on ouvrait l'Académie aux femmes, on y verrait bientôt un nègre ! Et cela est arrivé ! La question raciale était plus forte à l'époque de Senghor. Mais elle existe, ce n'est pas une banalité, et voilà pourquoi on peut parler de conquête. » Certains considèrent Laferrière comme le troisième Noir et le second Haïtien, puisque Dumas fils, originaire de Jérémie, ville du sud d'Haïti, l'a précédé à ce fauteuil. « Son père, aux cheveux crépus, avait souffert du racisme et son grand-père, le général de Napoléon, refusa d'aller se battre en Haïti contre les siens. On a tendance, et moi aussi, avoue-t-il, comme pour Basquiat, à rapatrier Dumas en Haïti. » Dumas, dont le nom est celui de la mère du général, Marie-Cessette Dumas, « un nom d'esclave, de négresse, comme l'on disait ».

Pour savoir quel oiseau migrateur vient se poser sur un fauteuil d'académicien, il faut revenir à ce banc de Port-au-Prince où il passa sa dernière nuit à interroger son avenir hors d'Haïti. Il raconte dans « Le cri des oiseaux fous », paru en 2000, comment ce jeune homme de 23 ans, fils de Windsor Klébert Laferrière, opposant à Duvalier en exil, dut à son tour quitter son île, parce qu'il était menacé par les

L'épée-plume

« J'ai demandé à Patrick Vilaire, un sculpteur connu à l'étranger et aimé en Haïti, ce peuple de peintres et de sculpteurs, engagé dans la culture mais aussi dans le concret, qui fait venir l'eau dans les bidonvilles, de signer l'épée, qu'il a imaginée se terminant en forme de plume, "car l'épée de l'Académie ne tue pas !", m'a-t-il aussitôt dit », raconte Dany Laferrière. Sur la poignée figure Legba, divinité du vaudou qui relie les mondes visible et invisible, les vivants et les morts, et qui apparaît au côté du double de l'écrivain dans « Le cri des oiseaux fous ».

tontons macoutes, qui venaient d'assassiner son meilleur ami, journaliste, comme lui, au *Petit Samedi soir*. Débarqué à Montréal, il y publie en 1985 son premier roman, « Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer ». « J'ai toujours utilisé le mot nègre d'une façon subversive, et les Noirs au Québec m'en ont voulu d'associer le cliché du sexe à la couleur, mais on s'est réconciliés. » Laferrière apporte Haïti et le Canada sous la Coupole. Et même un peu l'Afrique. Sur la question des origines, l'auteur de « Je suis un écrivain japonais » a longtemps lutté contre ce qu'il appelle l'« outrage géographique » : « Le lieu est incontournable, disait Edouard Glissant, et c'est aussi avec Haïti et Montréal que j'écris, mais c'est une erreur, en littérature, de relier malgré lui un écrivain à son origine. L'écrivain se définit davantage par ses choix, par ce qu'il lit. Il est, comme un prêtre, envoyé partout. »

« Vieux Os ». Et comment ce nomade qui conjugue lecture, écriture et voyage vit-il l'idée d'un fauteuil ? « Je l'occupe, ce qui ne signifie pas que j'y suis cloué ou que je viens m'y asseoir pour y mourir ! Peut-être que ma présence devient subversive pour la définition du fauteuil. » Lui qui, depuis l'enfance, fut surnommé « Vieux Os » à force de vouloir faire de vieux os le soir, à l'heure où les enfants dorment, ne voit pas l'Académie comme une vieille dame. Il n'y en a qu'une pour lui. C'est Da, la grand-mère de Petit-Goâve, auprès de laquelle il a grandi dans « L'odeur du café ». « Map fe



Repères

1953 Naissance à Port-au-Prince.
1985 « Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer » (VLB Editeur; Le serpent à plumes « Motifs », 1999).
1992 « Le goût des jeunes filles » (VLB Editeur; Grasset, 2005).
2000 « Le cri des oiseaux fous » (Lanctôt Editeur; « Motifs », 2002).
2009 « L'énigme du retour » (Grasset, prix Médicis).
2010 « Tout bouge autour de moi » (Mémoire d'encrier; Grasset, 2011).
2014 « L'art presque perdu de ne rien faire » (Grasset).

vye zo», dit-on en créole pour « faire de vieux os ». La langue de sa mère a maintenant son Académie en Haïti, où les deux langues sont officielles. « *Mais, après deux cents ans d'indépendance, le français, proche du créole, n'a pas le poids de la colonisation qui pèse dans d'autres pays.* » Alors, quand on évoque 1635, date de naissance de l'Académie, qui correspond à la colonisation de sa terre natale par les Français, le ministre Colbert, académicien français, en tête, il répond dans son grand rire : « *Ah mais, si on remonte, il y a toujours un crime !* »

« **Dany wa** ». Dany Laferrière a écrit vingt-trois livres en français. Et lu presque toute la littérature traduite dans cette langue, ce qui lui fait dire qu'à ses yeux de lecteur Dostoïevski est un auteur francophone. Que pense-t-il du mot pesant de francophonie ? « *Très peu pour moi. Les dénominations peuvent aider, mais je suis du pays du lecteur qui est en train de me lire, voilà ma thèse. Et, surtout, je préfère être un écrivain.* » Et un bon écrivain, afin de remplir sa mission à l'Académie française : « *Celui qui dit détester la langue française en l'écrivant bien en est un meilleur défenseur que celui qui déclare l'adorer dans un mauvais français.* »

Une fois reçu, l'écrivain se verra attribuer un mot commençant par la lettre V. V comme « Vava », la petite fille qui devient la métaphore de l'amour. Ce « *fou des mots* » dès l'enfance a toujours trouvé que « *les plus beaux sont les plus simples* », et l'un de ceux qu'il préfère est « adolescence », « *qui se déroule comme une liane et dit la nonchalance de cette période de la vie* ». Celle du « *Goût des jeunes filles* » (1992). Chez lui, la femme se lit d'abord par la nuque.

La conquête s'achève : encore quelques étapes à franchir dans ce parcours du combattant où l'étiquette règne en maîtresse absolue. « *Mais, une fois qu'on est reçu, c'est la plus libre des institutions du monde !* » L'après-midi du 28 mai sous la Coupole lui donnera-t-elle la même émotion que celle, jusque-là insurpassable, ressentie l'an dernier en se voyant couronné « Dany wa » (roi) par les enfants de Petit-Goâve ? Ils fêtèrent le retour de l'enfant du pays en lui offrant une couronne de carton. C'était avant la « *grosse affaire* »... ■

« *Le cri des oiseaux fous* » est à redécouvrir prochainement aux éditions Zulma. Celles-ci rééditent, avec une préface de l'académicien, le sublime classique haïtien « *Amour, colère et folie* », de Marie Vieux-Chauvet.

Le Point

Jeudi 15 mai 2014

ET LES PAGES SE MIRENT À PARLER...



« Notre quelque part » nous emmène au cœur du Ghana.

Polar africain. « Vous nos Aînés là, vous êtes en train de nous faire danser ici présentement. On vous pose les questions et vous nous donnez un proverbe. » Dans son anglais pidgin, Garba le policeman résume l'argument de « Notre quelque part », un roman en forme de polar dont le suspense est tendu entre deux mondes: celui d'une ville africaine contemporaine, Accra, et celui d'un village du Ghana profond, où la vie « allait son cours comme si la modernité n'était décidément qu'une passade sans lendemain ». Kayo Odamtten, jeune médecin légiste de retour au pays après ses études en Angleterre, est réquisitionné par la police du gouvernement pour enquêter sur l'informe « paquet » sanglant trouvé dans une case du village de Sonokrom par une

femme proche d'un ministre. Sa mission ? Livrer un rapport façon « Les experts » (sic). Et plus vite que ça. Mais le temps de la série télévisée n'est pas celui du village, et s'il veut investiguer sur ce terrain, le jeune homme doit se mettre à l'écoute du vieux chasseur Yao Poku, gardien de la mémoire du lieu et des légendes de la forêt. Dans quelle mesure l'histoire qu'il lui raconte, dans la lenteur-moiteur des soirées arrosées au vin de palme, aidera-t-elle Kayo et son acolyte à dénouer l'affaire ?

Le jeune diplômé occidental et citadin est comme réinitié à la culture ancestrale de son peuple, se remémorant le village de son enfance où les femmes, voyant y arriver les réverbères, s'interrogeaient: « A quoi bon détruire la nuit ? »

« Notre quelque part » se lit comme on écoute les autres. Il emplit l'oreille de toutes sortes de langues porteuses d'imaginaire: l'anglais le plus classique, le pidgin populaire et la musicalité du twi, un des dialectes akan les plus parlés au Ghana. On offrira beaucoup ce livre, en s'accordant à dire avec le vieux Poku que, décidément, « le monde est plein d'étonnements » ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

« Notre quelque part », de Nii Ayikwei Parkes. Traduit de l'anglais par S. Fakambi (Zulma, 304 p, 21 €).